

**Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

**Voyage pittoresque sur les bords du Rhin**

**Texier, Edmond**

**Paris, 1858**

Chapitre V

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

## CHAPITRE V.

Kehl. — Beaumarchais. — Les Vosges et la Forêt-Noire. — Un Rhingrave. — Steinbach. — Le monument de Turenne. — Une légende. — Bade. — Aspect de la ville. — Les fêtes. — Une nature d'opéra. — La cuisine badoise. — Les excursions. — Lichtenthal. — Une chartreuse romanesque. — Les chantres de la chapelle. — Le cimetière galant. — Les eaux. — La cascade. — La roche. — La maison de conversation. — Ses splendeurs. — La trinkhall. — Le monde à Bade. — La police. — Un joueur dangereux. — Le vieux château. — Légende.

J'ai hâte d'arriver à Bade, et je m'installe dans un wagon du chemin de fer de Kehl, dont je viens de traverser en omnibus le pont de bateaux. Je ne crois pas qu'il y ait quelque part une plus jolie route que celle qui va de Kehl à Bade. Ce village de Kehl, avec sa petite église toute neuve bâtie en pierre rouge, ses maisons basses, ses rues plantées d'arbres, est déjà charmant. On sait que Beaumarchais avait acheté à Panckoucke les œuvres complètes de Voltaire, à condition qu'il les ferait imprimer hors de France, et c'est à Kehl qu'il avait établi son imprimerie. Ce fut, du reste, une assez triste spéculation que l'impression de cette édition de Voltaire, qui devait, au dire de Beaumarchais, rapporter tant d'argent aux actionnaires!

Sur tout le parcours de la ligne, la campagne est d'une admirable beauté. Des champs de maïs, de grandes prairies où courent les cigognes effarouchées; des plantations de houblon, cette vigne du Nord, et à droite et à gauche des chaumières encadrées dans des massifs de verdure. Si le pommier était moins rare, ce serait la Normandie, mais la Normandie plus pittoresque et éclairée d'un plus pâle soleil.

L'horizon est borné par deux chaînes de montagnes. Par ici les Vosges, par là la Forêt-Noire. L'aspect tout différent de ces deux montagnes m'a mis sur la voie d'une question très-controversée. Un esthéticien, qui a écrit deux gros volumes sur l'art en Allemagne, a creusé jusqu'au fond le puits des étymologies pour trouver celle de la Forêt-Noire. Je ne vous dirai pas à quelles savantes subtilités s'est livré ce grave personnage. S'il avait seulement voyagé de Kehl à Bade, il est probable qu'il ne se serait pas donné tant de peine pour mettre sur pied une étymologie boiteuse. Le fait est que la cime des Vosges apparaît à l'horizon comme une ligne bleue, tandis que la chaîne de la Forêt-Noire est du noir le plus noir.

Voilà une forêt bien nommée, et pourtant elle n'est pas aussi méchante qu'elle en l'air, bien loin de là. Rien de moins sauvage que l'aspect des maisons, rien de plus avenant que la vue des cabarets. Je vois au loin se condenser sur les arbres la fumée des charbonneries; sur toutes les cimes des ruines et des châteaux. Un Russe, dont on m'a dit le nom, a fait bâtir sur un de ces gigantesques mamelons une forteresse, mais une vraie forteresse, avec tours, bastions, ponts-levis, machicoulis, et le reste. C'est dans ce bourg tout neuf que vit retiré le vautour moscovite. On ajoute, il faut bien l'avouer, que le moderne Rhingrave est un parfait gentleman, et que son adoration pour le moyen âge ne l'empêche pas de se promener à cheval, avec des gants paille, des pantalons à sous-pied et un tigre de deux pieds de hauteur à vingt-cinq pas derrière lui.

A moitié chemin, on aperçoit sur la droite un petit village : c'est Steinbach. Quand de cette bourgade il ne resterait pas une seule maison, son nom serait encore immortel. C'est à Steinbach que naquit Erwin, le premier architecte de la cathédrale de Strasbourg. A quelques lieues est un autre endroit non moins célèbre, Salzbach, où l'on voit le noyer au pied duquel expira le grand Turenne, frappé en 1675 par un boulet de la batterie du prince Hermann de Bade, au moment où l'illustre maréchal se disposait à vaincre Montéculli. En 1829, le gouvernement français fit inaugurer, avec l'auto-

risation du grand-duc de Bade, un monument en granit à la mémoire du héros des guerres du Palatinat. Ce sévère monument est l'œuvre d'un sculpteur alsacien, M. Friedrich. La gloire est de toutes les patries. L'invalidé allemand, préposé à la garde de la colonne de Salzbach, montre avec respect au voyageur le boulet qui frappa Turenne. « La mort le couronna par un coup de canon à la tête de l'armée, » dit Saint-Simon, et ce seul mot du grand écrivain vaut toute l'oraison funèbre de Fléchier.

Deux mots aussi en passant sur la ville de Bülh, dont les environs ont été surnommés la terre d'or. Son église est la plus ancienne de cette partie du duché de Bade. Un peu au-dessus on aperçoit l'ancien château de Windeck, jadis résidence d'une puissante famille et dont il ne reste plus que des ruines. Un Gérolsdseck, dit la légende, devint éperdument amoureux d'une Windeck, qui ne répondit pas à ses vœux. Elle aimait un page de son père. Le sire de Windeck permit à sa fille de refuser le sire de Gérolsdseck, mais il ne lui eut jamais permis d'épouser le page. Gérolsdseck furieux se mit à la tête de ses hommes d'armes, et vint mettre le siège devant le château de Windeck. Il voulait obtenir la jeune fille par la force et la terreur.

L'attaque fut terrible, la résistance ne fut pas moins opiniâtre. On enfonça les portes. L'ennemi resta maître du champ de bataille, et refoula la garnison dans ses derniers retranchements.

Le sire de Windeck dit alors à sa fille :

— Veux-tu tomber entre les mains de notre ennemi ?

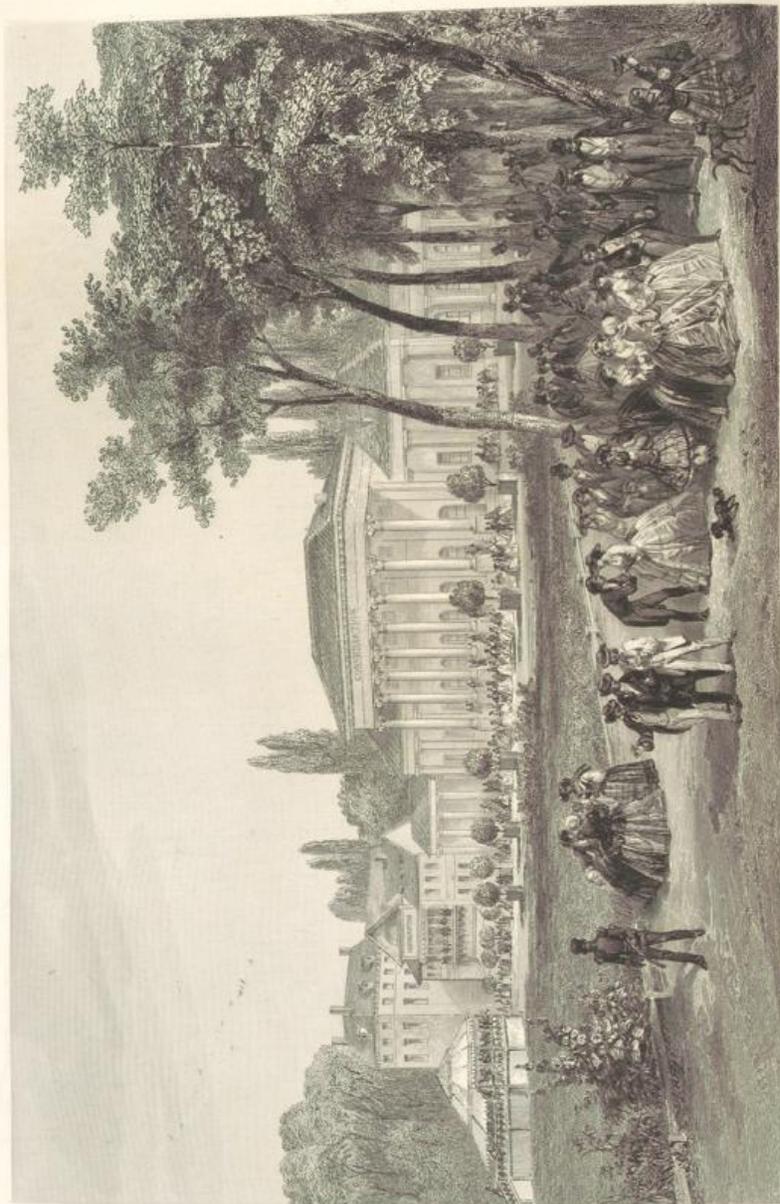
— Plutôt mourir.

— Eh bien, mets ton voile de fiancée et viens avec moi.

La jeune fille suit son père, qui monte à cheval et l'emporte en croupe. Arrivé sur le sommet du dernier retranchement, il jette les regards en arrière au moment où Gérolsdseck se montre triomphant.

— Donne-moi ta fille, Windeck, s'écrie-t-il.

— Viens la prendre, répondit celui-ci ; et, piquant des deux, il s'élança au milieu des assiégeants. Gérolsdseck, pris de vertige, aban-



Imp. F. Chardon aîné, r. Hausenmühle.

Bonnaforte lithogr. del. et. sc.

B A D E .

à la ni-  
rument et  
de tous  
colonne de  
qui frappe  
la tête de  
rivain sur  
  
es extrême  
nécessaire de  
serpui l'ac-  
la famille e  
la légende  
poussi qu  
de Wint  
se lui et  
it à la le  
le châte  
et la te  
  
opinion  
de l'antiq  
  
raporte et  
il jette les  
complant  
  
deux. à  
ge, aban-







donne ses rênes et suit dans sa chute celle qu'il vient de perdre. Leurs corps fracassés sont étendus l'un près de l'autre. C'est ainsi qu'il a conquis celle qu'il aime.

Le pauvre page avait été abattu derrière le cheval de son seigneur par un carreau d'arbalète. Il précéda au ciel sa dame adorée.

Nous voici à Bade, un paradis terrestre encaissé entre trois montagnes. La Suisse présente aux amateurs des grandes scènes de la nature des spectacles plus vastes, mais elle n'offre pas à leur admiration une végétation plus luxuriante, des sapins plus robustes, des tapis de verdure plus frais, des eaux plus limpides. Où trouver partout ailleurs tant de contrastes réunis sur un si petit espace? Tous les charmes de la solitude, tous les plaisirs du monde. A ceux qui fuient le bruit et le mouvement, de charmantes et discrètes retraites; aux autres, des promenades à cheval, des courses en voiture sur des routes aussi admirables que les parcs dont ces routes sont les principales allées, des bals non moins brillants que les bals des plus belles fêtes de Paris et de Londres, des montagnes comme en Suisse, des concerts où les plus célèbres artistes de l'Europe se disputent les applaudissements d'un auditoire choisi. Vous pouvez changer de vie à votre volonté : le matin misanthrope, le soir homme du monde.

Dès qu'on met le pied sur cette terre de Bade, on oublie tous les soucis, tous les ennuis; on vit complètement et l'on se sent heureux de vivre! Au seuil de ce *buen retiro*, la politique et les chagrins expirent, et c'est à peine si l'on a le temps de causer, tant on est occupé à voir, à respirer et à admirer. « — Ah! si j'étais empereur! s'écriait un jour un pâtre. — Que ferais-tu? lui demanda quelqu'un. — Je garderais mes moutons à cheval. » Oh! le pâtre ambitieux! Quant à moi, si j'étais seulement empereur de Russie et czar de Tartarie, comme j'échangerais bien vite mon incommensurable empire contre ce petit duché qui s'appelle le grand-duché de Bade.

Là, en effet, ce ne sont qu'allées sablées, bosquets, frais ermitages, grottes charmantes; les rues elles-mêmes ne sont autre chose que de belles allées de chênes, le long desquelles s'étendent de ma-

gnifiques étalages ; des toiles de Saxe, des dentelles d'Angleterre, des verreries de Bohême, des porcelaines, des marchandises des Indes... toutes magnificences prohibées chez nous, dont l'attrait porte les dames françaises à des crimes politiques qui ne sont pas toujours réprimés par le douanier.

A la nuit tombante, des groupes mystérieux errent sous les ombrages et parcourent furtivement les pentes de gazon des collines. Au milieu d'un vaste parterre entouré d'orangers s'allument la maison de Conversation et les blanches galeries de ses splendides salons. A gauche est le café, à droite le théâtre, au centre est l'immense salle de bal dont le lustre est grand comme celui de notre Opéra. L'ensemble de la décoration intérieure est éblouissant, et la foule qui s'y presse est du meilleur ton. L'orchestre exécute des valse et des symphonies allemandes. On ne peut se faire une idée de la quantité de blanches épaules qui passent, sveltes et brillantes apparitions. Heureux pays où l'on danse l'été pendant que les fenêtres sont ouvertes à la brise parfumée, que la lune luit sur le gazon et teint au loin le flanc bleuâtre des collines ! Nos bals d'hiver de Paris avec la chaleur étouffée des salles, l'aspect des rues boueuses au dehors, la pluie qui bat les fenêtres et le froid impitoyable qui veille à la sortie sont quelque chose de funèbre ; tandis qu'à Bade, la beauté, la lumière, l'harmonie ont l'air du ciel, des eaux et des feuillages, et la sérénité de la nuit.

Il faut bien ajouter, il est vrai, que toute cette charmante nature a un peu l'air artificiel. Ces arbres sont découpés, ces maisons sont peintes, ces montagnes ressemblent à de vastes toiles peintes sur châssis, le long desquelles les villageois descendent par des *praticables*, et l'on cherche, comme disait un homme d'esprit, sur le ciel de fond si quelque tache d'huile ne va pas enfin trahir la main humaine et fustiger l'illusion. « On ajouterait foi, écrivait Gérard de Nerval, à cette rêverie de Henri Heine, qui, étant enfant, s'imaginait que tous les soirs il y avait des domestiques qui venaient rouler les prairies comme des tapis, décrochaient le soleil, serraient

les arbres dans un magasin, et qui, le lendemain matin, avant qu'on ne fût levé dans la nature, remettaient toute chose en place, brossaient les prés, époussetaient les arbres et rallumaient la lampe universelle. »

Et rien ne vient déranger ce petit monde romanesque. On arrive, non par une route pavée et boueuse, mais par les chemins sablés d'un jardin anglais. A droite, des bosquets, des grottes taillées, des ermitages, et même une petite pièce d'eau, ornement sans prix, vu la rareté de ce liquide, qui se vend au verre dans tout le pays de Bade; à gauche, une rivière sans eau, chargée de ponts splendides et bordée de saules verts qui ne demanderaient pas mieux que d'y plonger leurs rameaux.

L'hôtel d'Angleterre est le plus bel hôtel de Bade, et la salle de son restaurant est plus magnifique qu'aucune des salles à manger parisiennes. Malheureusement la grande table d'hôte est servie à une heure, c'est l'heure où l'on dîne dans toute l'Allemagne, et, quand on arrive plus tard, on ne peut mieux faire que d'aller dîner à la maison de Conversation.

En général, la cuisine est fort bonne à Bade; les truites de la Mourgue sont dignes de leur réputation. On y mange le gibier frais et non faisandé. C'est un système de cuisine qui donne lieu à diverses luttes d'opinion. Les côtelettes se servent frites, les gros poissons grillés. Les puddings se font admirablement, mais la pâtisserie est médiocre. En général, la pâtisserie allemande laisse beaucoup à désirer.

J'ai déjà dit que la vie à Bade est une promenade perpétuelle. Le matin, excursions à pied, à cheval ou en voiture. Tout est organisé en prévision de cela. Aux stations les plus fréquentées, vous trouvez des chevaux de louage et une carrosserie complète; voitures et chevaux se louent à l'heure ou à la journée. C'est ordinairement la matinée qui est consacrée à ces excursions. Dans un pays aussi charmant, on reste au lit le moins possible et l'on se lève en même temps que sa majesté le soleil. Au retour de ces courses, on retrouve tout

le beau monde de la veille dans le parc, dans l'allée des boutiques et sur la terrasse qui s'étend devant le palais de la Conversation. Le concert commence : polkas, schotischs, contredanses, ouvertures, sérénades, tout y passe, depuis Julien jusqu'à Musard, depuis Rossini jusqu'à Verdi. A cinq heures, on va dîner (quand on ne se conforme pas à la mode allemande) au restaurant de la Conversation, puis, si vous n'êtes pas de ceux qui vont tenter les hasards de la fortune sur le tapis vert autorisé, vous n'avez rien de mieux à faire, pour faciliter la digestion, que d'aller vous promener sur cette belle et longue avenue qui s'appelle la promenade de Lichtenthal.

Cette promenade de Lichtenthal est tout simplement la grande avenue des Champs-Élysées transportée par un coup de baguette à la frontière de France. Dans cette allée sillonnée d'équipages, de cavaliers et d'amazones, je reconnais tout mon monde de Paris. La grande dame, le dandy, l'agent de change, celui-ci, celui-là, et aussi quelques illustrations du demi-monde que nous retrouverons très-certainement ce soir dans la grande salle de la roulette. « Le jeu est fait, Messieurs, rien ne va plus, » et les *camélias* lancent les louis et les billets de banque sur le tapis avec l'assurance de croupiers émérites. Mais je reviens à la promenade de Lichtenthal, qui doit son nom à un couvent aimable, retraite romanesque, riante chartreuse où l'on vient se guérir des souffrances du cœur, et où l'on passe avec la douleur un petit bail de trois, six, neuf, comme dans les galants monastères de M<sup>me</sup> Cottin et de M<sup>me</sup> Riccobini.

Cette pieuse maison de Lichtenthal date du treizième siècle. Une princesse de Bade, Irmengarde, veuve du margrave Henri V, la fonda. Les religieuses de Lichtenthal étaient des bernardines de l'ordre de Cîteaux ; mais, ainsi que je le disais tout à l'heure, les vœux prononcés aujourd'hui dans ce couvent ne sont plus éternels. La chapelle des morts renferme de curieux monuments funéraires. Le plus remarquable est celui du colossal Rodolphe le Long, représenté dans toute sa grande taille.

Quant aux chapelles, ce sont des boudoirs ; la rocaille s'enlace au-

tour de charmants médaillons et de peintures exquises de Vanloo. Il y a là aussi, parmi les objets de curiosité, deux squelettes très-nettoyés, vernis, chevillés en argent et très-élégants, ma foi ! qui sont couchés sur un lit de fleurs artificielles, de mousse et de coquillages, dans une sorte de montre en glace. Ils sont couronnés d'or et de feuillage, une colerette de dentelles entoure les vertèbres de leur cou, et chacune de leurs côtes est garnie d'une bande de velours rouge brodé d'or ; c'est charmant, et l'on ne saurait pousser plus loin la coquetterie dans l'horrible. Quelle singulière idée les gens qui ont transformé ces squelettes en vulgaires mannequins se font-ils de la majesté de la mort !

« Maintenant, résonnez, notes sévères du chant d'église, dit Gérard de Nerval, dans son *Voyage du Rhin au Mein*, notes larges et carrées qui traduisez en langage du ciel l'idiome sacré de Rome ! Orgue majestueux, répands tes sons comme des flots autour de cette nef à demi-profane ! Voix inspirée des saintes filles, élancez-vous au ciel entre le chant de l'ange et le chant de l'oiseau ! la foule est grande et digne sans doute d'assister au sacrifice. Les étrangers ont la place d'honneur : ils occupent le chœur et les chapelles latérales. Les habitants du pays remplissent modestement le fond de l'église, agenouillés ou rangés sur leurs bancs de bois. Ici commença la plus singulière messe que j'aie jamais entendue, moi qui connaissais les messes italiennes pourtant ! C'était une messe accompagnée de violons, et fort gaiement exécutée. Bientôt les chants s'interrompirent, et les sœurs augustines descendirent d'une sorte de grande soupente établie derrière l'orgue et masquée d'une grille épaisse. Ensuite on n'entendit plus qu'une seule voix qui chantait une sorte de grand air, selon l'ancienne manière italienne. C'étaient des traits, des fioritures incroyables, des broderies à faire perdre la tête à M<sup>me</sup> Damoreau et la voix à M<sup>lle</sup> Grisi, et cela sur une musique du temps de Pergolèse tout au moins. Vous comprenez mon plaisir. Je ne veux cacher à personne que cette musique, ce chant m'ont ravi au troisième ciel.

« Après la messe, je suis monté au parloir; le parloir ne faisait nulle disparate avec le reste : un vrai parloir de *nouvelle* galante, le parloir de Marianne, de Mélanie, et, si vous le voulez même, le parloir de Vert-Vert. Quel bonheur de se trouver en plein dix-huitième siècle et tout à fait! Malheureusement je n'avais aucune religieuse à y faire venir, et je me suis contenté de voir passer deux jeunes novices bleues qui portaient du café à la crème à M<sup>me</sup> la supérieure. Là s'est arrêté mon roman. »

De mon côté, j'ai été un dimanche matin à la grand'messe de Lichtenthal. J'oserai dire que tout Paris était dans cette coquette bonbonnière d'église. La Parisienne est très-pieuse. A l'étranger, elle ne manque pas un office, pourvu qu'il soit en musique. Jugez de mon étonnement : parmi les chœurs recouverts du surplis et psalmodiant le plein-chant, je reconnus les croupiers de la maison de Conversation!

Du reste, tout à Bade a un air un peu apprêté, tout y est élégant et coquet, jusqu'au cimetière. Je n'ai jamais vu de tombeaux aussi gracieux et plus parés de violettes que ceux du cimetière de Bade. Il est situé au milieu d'un site romantique entre les coteaux que le château neuf, ses terrasses et son parc suspendu animent de leur vie, de leur magnificence, et la sentimentale allée des Soupirs, qui se développe au commencement de la vallée de Gernsbach. Les morts doivent se plaire dans cette aimable retraite. Les monuments funéraires font l'effet d'ornements que l'on aurait prodigués sur une belle chaussée. Quand j'y entrai, je vis un essaim de petites filles qui s'y promenaient comme dans un jardin. C'étaient les pensionnaires du couvent voisin.

On a dit souvent que les eaux de Bade n'ont aucune vertu curative, qu'elles sont un prétexte plutôt qu'une cause de réunion. Cela n'est pas tout à fait vrai. Pour se convaincre de la vertu des eaux minérales, il faut être témoin au printemps de leur travail intérieur, mystérieux, lorsque les éléments invisibles et leurs combinaisons multiples se confondent, fermentent dans les entrailles de la terre,

où ils acquièrent une plus grande efficacité, produisent souvent des vapeurs qui se font jour à travers les fissures de la montagne ou de la route, et remplissent l'air d'une odeur très-salubre.

De Lichtenthal, où nous étions tout à l'heure, on est à moitié chemin de la cascade de Géroldsau, un des sites les plus fréquentés des environs. On y arrive par une route que dominent de grands sapins et d'énormes rochers. Cette cascade verse son onde au milieu du site le plus enchanteur. L'eau tombe d'une hauteur de vingt-cinq pieds, sur un lit de roches et de cailloux. De là on va visiter le grand et le petit Stauffenberg, en passant par un lieu sauvage appelé la Roche du Diable; à quelques pas est la belle ruine d'Eberstimbürg.

Je rentre à Bade et je m'installe en face de la maison de Conversation, située au pied du Beutig et des hautes collines du Friesenberg, dont les prairies et les bois sont disposés en jardin anglais. Cette maison de Conversation est un véritable édifice orné d'un portique corinthien, comme tout monument grec qui se respecte. Il est midi, vous pouvez entrer, messieurs les croupiers sont à leur poste. Dans la première salle, à droite, la roulette tient ses grandes assises, le *trente et quarante* règne et gouverne dans la seconde salle. Mais les salons de jeu sont peu de chose, comparés aux salons de bals et de concerts. Outre une merveilleuse salle de bal, voici quatre ou cinq salons latéraux décorés par Cicéri et meublés avec une richesse extraordinaire. Salon Louis XIV, salon Louis XV, salon des Fleurs en stuc blanc et tapissé d'arabesques. Au milieu, des plantes rares surgissent d'un grand bassin de marbre blanc; c'est une serre féerique dont l'architecture et l'ornementation reproduisent les élégantes fantaisies du temps de Louis XVI.

Tous les artistes célèbres ont passé par ces salons, qui réunissent pendant l'été une société cosmopolite, Listz, Batta, Vivier, Seligmann; M<sup>me</sup> Pleyel, Jenny Lind, Alboni, Cruvelli, Caroline Duprez. C'est devant la façade que se sont établies, au milieu de beaux arbres séculaires, ces boutiques qui donnent à la promenade l'aspect d'un champ de foire perpétuelle; la *promenade* proprement dite s'étend,

devant la maison de Conversation, jusque sur la rive gauche de l'Oosbach, une petite rivière qui a plus de ponts chinois qu'elle n'a d'eau.

Au nord de la maison de Conversation s'élève la nouvelle Trinkhalle, qui se compose d'un vaste portique et d'un bâtiment dont l'entrée est placée au milieu de la colonnade. Il y a là une grande galerie décorée de fresques assez médiocres qui représentent des légendes de Bade et de ses environs. C'est dans le bâtiment contigu à cette galerie que se trouve la Trinkhalle proprement dite, vaste salle dont la voûte est soutenue par une forte colonne de marbre bigarré d'où jaillit de deux robinets l'eau minérale amenée des sources. Une belle jeune fille remplit les verres des buveurs.

Rien de charmant et de séduisant comme les abords de la maison de Conversation et de la Trinkhalle. Aux heures du soir, des voix douces surprennent l'oreille et la captivent. La musique annonce aux coteaux voisins les continuel plaisirs qui règnent dans ce petit vallon.

Quant à la société de Bade, voici ce qu'en dit un écrivain qui la connaît bien, M. Eugène Guinot :

« L'espace qui s'étend devant le palais de la Conversation, qu'on appelle la terrasse, partage, avec l'allée de Lichtenthal, les honneurs de la promenade du soir. Après le dîner, la terrasse se couvre de promeneurs; les curieux cherchent et se montrent les hôtes illustres de Bade, les princes, les hommes célèbres, les grandes dames et les beautés en renom.

« N'allez pas croire cependant que la société de Bade soit uniquement composée de grands personnages. L'hospitalité de cette aimable résidence admet dans son sein toutes les conditions du rang et de la fortune; les visiteurs les plus modestes sont accueillis et traités comme les plus brillants. Là comme partout se glissent aussi quelques chercheurs d'aventures, quelques-uns de ces audacieux intrigants qui suivent le beau monde à la piste. Et comment voudriez-vous que Bade fût inaccessible au fléau que subissent toutes les grandes villes, toutes les capitales de l'Europe où ces oiseaux de proie pénètrent sous un plumage d'emprunt dans les salons les plus élégants et les

plus nobles ? Mais s'il est difficile de les arrêter au passage et de les empêcher d'entrer, on sait au moins déjouer leurs projets hostiles. Une active surveillance plane sans cesse sur le paisible séjour de Bade ; l'ordre le plus parfait règne dans cette foule mobile, et jamais le moindre trouble ne vient rider la surface polie d'une société composée de tant d'éléments divers. Si par hasard une voix bruyante, une querelle, une impertinence vient rompre l'harmonie générale, la répression est aussi prompte à surgir que la vigilance est habile à se dissimuler. Une figure suspecte, une allure équivoque ne sont pas plutôt signalées, qu'aussitôt le pouvoir absolu, vêtu de noir et ganté de blanc, prend à part le trouble-fête et lui dit :

« — Monsieur, vous n'êtes pas ici à votre place. — Madame, l'air de Bade ne vous convient pas.

« Si la personne à qui ces paroles s'adressent feint de ne pas les comprendre, on ajoute :

« — Vous quitterez Bade aujourd'hui même, et dans vingt-quatre heures vous serez hors des frontières du grand-duché. »

Avouez que voilà une police fort accommodante : elle accorde vingt-quatre heures pour quitter une principauté d'où l'on peut sortir en deux heures et demie sans trop se presser.

En dehors de la police officielle, M. Benazet, le fermier des jeux, a sa police. Un étranger est-il descendu le matin à l'hôtel d'Angleterre ou à l'hôtel de Russie, M. Benazet sait le soir d'où il vient et qui il est. Un jour, M. Benazet est prévenu qu'un joueur de profession, qui deux mois auparavant avait perdu cent mille francs à Hombourg, se dirigeait vers Bade pour tenter les hasards du trente et quarante. M. Benazet, craignant que ce joueur, qui passait pour malheureux, ne vînt se faire sauter la cervelle dans les jardins de la maison de Conversation, prévint la police du grand-duc ; et quand notre homme se présenta triomphant à la maison de Conversation, on le pria poliment de remonter au plus tôt en chemin de fer. Il retourna à Hombourg, où il perdit de nouveau trente mille francs et où il se suicida en effet très-proprement.

La saison de Bade commence le 10 mai et dure jusqu'à la fin d'octobre. A cette époque, les salons, les restaurants et les boutiques sont fermés; les hôtels et les maisons particulières sont déserts; les brillants équipages n'animent plus les rues; la solitude est partout.

Pendant l'hiver, les habitants ont repris leurs habitudes bourgeoises. Les propriétaires se prélassant dans leurs maisons désertes, les maîtres de *Gasthaus* font table d'hôte entre eux pour célébrer leurs vacances. Après avoir aimé pendant six mois leur prochain comme eux-mêmes, ils ne songent plus qu'à savourer leurs bénéfices et leurs loisirs. Mais vient le mois d'avril....

Chaque appartement, grand ou petit, devint l'objet d'un soin particulier; on le lave, on le blanchit, on efface la moindre trace du séjour qu'on y a fait pendant l'hiver, et c'est avec joie que ses anciens occupants iront se réfugier dans les mansardes pour céder la place aux étrangers. Les frotteurs sont sur les dents, les peintres n'ont pas un instant de repos, les menuisiers et les maçons travaillent jour et nuit, les tapissiers sont exténués, les blanchisseuses succombent à la peine et les servantes sont fourbues. Gardez-vous de vous présenter à ces dernières au moment de leur nettoyage universel; car, dans leur coup de feu, elles vous envoient sans façon un seau d'eau non minérale entre les jambes. En moins d'une quinzaine de jours, chaque maison a pris un air de fête, des rideaux d'une blancheur irréprochable garnissent les fenêtres qui brillent d'un vif éclat au milieu des murs récrépis. C'est le moment où les propriétaires font assaut de politesse vis-à-vis des gens en quête d'un logement. Tout visiteur semble un envoyé de la Providence.

Les cochers, qui durant l'hiver ont péniblement charrié du bois ou des pierres pour les routes, astiquent leurs harnais, flammèchent leurs fouets, brossent leurs voitures et leurs habits, taillent leurs cheveux et les crins de leurs chevaux désormais destinés à de moins rudes labeurs et à de plus généreux pour-boires. Les âniers se réjouissent plus que leurs bêtes de guider des caravanes d'enfants et d'amazones.

C'est aussi le moment où les amateurs de la difficile et fatigante chasse aux coqs de bruyère et aux gelinottes peuvent exercer leur patience, en allant la nuit au haut des montagnes et en restant de longues heures à l'affût, immobiles et muets, dans l'espoir d'atteindre un de ces gros et rusés volatiles que les gourmets apprécient en connaissance de cause. C'est un gibier de roi apparemment, car plus d'un monarque est venu le chasser *incognito* à Bade, et chaque année le grand-duc se soumet aux plus fatigantes épreuves pour surprendre ces oiseaux, soit au moment où ils dorment perchés sur les branches des arbres, soit lorsqu'ils prennent leur vol au lever du soleil. Une chronique locale assure même que plus d'une fois la fameuse margrave Sibylle abandonnait son château de la *Favorite* pour aller en Diane chasseressesse, et en compagnie de galants seigneurs du temps, faire la guerre à ces coqs ; elle en approvisionnait sa cuisine, dont le chef était réputé pour ses pâtés excellents.

La plupart des étrangers commencent leurs excursions par le vieux château, l'Acropole de Bade. Il semble sortir d'une sombre forêt de sapins. On y arrive par une très-belle route. Le vieux château a deux portails, l'un vers Bade, l'autre vers Ebersleibourg. C'est une belle ruine, et les débris épars attestent la grandeur passée de cette antique demeure. Le lierre et la mousse qui s'y attachent semblent vouloir garantir ces vieilles murailles d'une seconde chute que les soins du grand-duc cherchent aussi à prévenir.

M. Escudier, que je rencontrai méditant sur ce berceau de la maison régnante de Bade, me raconta la légende suivante :

« Douze jeunes seigneurs des nobles familles de Calw, des ducs de Zeringen et autres, avaient fait serment de fidélité à leurs belles ; ils étaient vaillants, et plus d'une fois la renommée avait porté leur nom jusqu'à la cour des empereurs.

« Un soir, ils traversaient la grande forêt qui mène au château des Margraves. On leur dit qu'elle était remplie de fantômes. Ils promirent de venir la nuit suivante faire la chasse aux esprits noirs de la Forêt-aux-Pins.

« Parmi ces seigneurs était Edwitch, surnommé le chevalier à la forte armure; il était fiancé à Corinthia, la châtelaine aux cheveux d'or, qui regardait soir et matin du haut de ses tourelles si son promis n'arrivait pas.

« Ils vinrent donc tous, et après avoir déposé une rose aux pieds de Corinthia, ils redescendirent suivis du sonneur Yvan.

« — Sonnez souvent, lui dit en partant la châtelaine; un homme d'armes vous répondra du haut des tours. Si les chevaliers étaient en danger, vous ne sonneriez plus.

« Et ils partirent.

« La nuit est belle. La lune épanouit sur les arbres ses rayons d'argent. On n'entend dans les longues allées de la Forêt-aux-Pins que le bruit des armures d'acier. Yvan sonne du cor, et du haut de la tour un autre cor lui répond.

« Ils marchent longtemps à travers les chemins et ne s'arrêtent un moment que pour boire à la source. Pendant quatre heures, ils n'entendent rien et ne voient rien; ils appellent, et personne ne répond. Où sont-ils donc les esprits infernaux?

« Et voilà qu'au détour d'une fontaine des formes blanches s'élèvent au milieu du feuillage; on eût dit des nuages de neige. Les chevaliers ne tremblent pas. Yvan seul frissonne. « Sonne, sonne toujours! » lui crie son maître. Yvan fait vibrer la fanfare, et du haut de la tour un autre cor lui répond.

« Les chevaliers sont joyeux; ils ont vu les fantômes. « Arrêtez! leur crient-ils; nous ne pouvons vous suivre avec nos casques et nos mantelets. Attendez-nous là-bas à la source glacée. » Et ils marchaient toujours en brandissant leur épée.

« Les voilà, mouillant leurs pieds nus dans l'eau qui passe, les fantômes aux grands cheveux noirs; ce sont des femmes dont le regard brûle, des sœurs de Vénus qui semblent attendre, palpitantes, l'heure des amours.

« En les voyant dans leur taille enchantée, les chevaliers s'arrêtèrent.

« — Qui êtes-vous ? leur dit Edwitch ; d'où venez-vous ? où allez-vous ? »

« Les douze femmes se levèrent à la fois et bondirent comme des gazelles éveillées par le chasseur. Le cor sonnait toujours, et du haut de la tour un autre cor lui répondait.

« — Nous sommes les reines de la forêt et nous habitons le séjour des fantômes. Nous venons quand la lune rayonne, nous fuyons quand la lune s'en va.

« Et leurs bras, s'arrondissant autour de leur tête riante, allumaient la passion des jeunes seigneurs.

« Ils hésitèrent un moment, puis l'amour l'emporta.

« — Que n'avons-nous ici, disaient-ils, nos pages et nos échançons ! nous ferions dresser des tables et nous boirions ensemble les vins écumants. Et ils étaient tous tombés aux pieds des reines de la forêt. Le cor sonnait toujours ; un autre cor lui répondait du haut de la tour.

« — Des vins ! en voici, s'écria l'une d'elles en frappant la terre du pied. Douze arbres s'enfoncèrent, et l'on vit se dresser, avec la rapidité de l'éclair, une table splendide, comme pour un festin royal. Les douze chevaliers eurent peur, et le cor d'Yvan resta muet.

« La lune commençait à se perdre dans les nuages lointains. Les chevaliers, retrouvant leur courage, s'étaient jetés dans les bras des fantômes. Tout à coup l'astre des nuits se cacha ; la forêt tout entière fut ébranlée, les feuillages s'enflammèrent ; les oiseaux de proie s'enfuirent en sifflant dans les airs ; les armures se détachèrent dans la salle du vieux château ; la châtelaine n'entendit plus le cor sonner. Qu'étaient devenus les douze chevaliers ? Ils avaient disparu, et on ne les retrouva plus. Yvan seul, étendu sur la terre, put conter leur histoire. Il revint tous les soirs pendant de longs mois ; il appela son maître, et le vent seul lui envoya les échos de sa voix. Corinthia, toute vêtue de noir, erra longtemps à travers la Forêt-aux-Pins ; elle était folle ! »

Un des points les plus charmants de ce charmant pays de Bade

est la vallée de Géroldsau. Le regard plonge sur un jardin bordé de prairies et de noirs sapins. En se dirigeant vers le Wonnacker, la vallée encaissée prend un aspect sombre; le bruit du Grobach se fait entendre dans le fond, et un murmure sourd, augmentant à chaque pas, annonce l'approche d'un torrent. Le voilà en effet. Il se précipite de rocher en rocher, et forme, après avoir couru dans tous les sens, une aimable cascade. A gauche de la cascade s'élève le Krockenfelsen, surmonté d'une énorme croix. C'est un versant du Pernickelskopf. Il est situé à dix-huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

Bade possède de belles ruines dans ses environs; une des plus célèbres est l'Ybourd. Un sentier praticable pour les piétons et pour les ânes y mène du Seleyhof par une espèce de plateau; puis en descendant la vallée on passe par une miniature de forêt, et de là on arrive au sommet de l'Ybourg par un petit chemin en zig-zag. Ces ruines, qui pendent sur un gigantesque rocher de porphyre, sont assez bien conservées. On monte par un escalier de bois sur une plate-forme, d'où l'on a un magnifique spectacle. Des collines couvertes de vignobles, des vallées profondes, et tout au loin, à travers les montagnes, le vieux château de Bade; puis le mont Mercure, au pied duquel se déroule la vaste plaine de la vallée du Rhin; puis des hameaux, des collines étagées les unes sur les autres, des ruisseaux, des pâturages, et au bout de l'horizon la flèche de Strasbourg et la crête des Vosges.

N'allons pas oublier la Favorite, un château renfermé dans un joli parc. La Favorite est une résidence de la cour de Bade. C'est un petit château très-orné, on pourrait même dire surchargé. On voit dans les appartements latéraux la salle des glaces, la salle des mosaïques, et une salle excentrique dont les parois sont ornées de poissons, d'oiseaux et de fleurs. Voici un salon où on a représenté la margrave-sibylle Auguste de Lauenbourg et son époux Louis-Guillaume de Bade sous soixante-douze costumes différents. On y trouve aussi une salle décorée à la chinoise, avec des pagodes, des lanternes, et des enjolivements du Céleste Empire. Si vous voulez admirer la plus vaste

cuisine qui soit au monde, voici la Prangküke, avec ses piles d'assiettes, ses collines de plats, de verres, de tasses, de jattes et de pots de toute grandeur et de toute forme. Avec quelle variété et quelle magnificence étaient servies, au dix-septième siècle, les tables des petits princes du Rhin !

Au nord du château, le jardinier de la cour a dessiné un jardin anglais qui renferme un petit lac. Colonnes cannelées, colonnes tronquées, ermitages, ruines factices, temples tout neufs, rien n'y manque. La margrave-sibylle, qui bâtit ce château, était une princesse fort galante, s'il faut s'en rapporter à la chronique. Cependant, quand venait l'époque du carême, elle quittait la cour et son dernier amant, et venait habiter l'ermitage. Là elle couchait sur une natte de paille, se revêtait d'un cilice de crin, avec une ceinture garnie de piquants. Le peuple la regardait comme une sainte, mais la vérité est qu'elle appartenait à Dieu pendant six semaines, et au plaisir tout le reste de l'année.

La vallée de la Mourgue est une des promenades des environs de Bade les plus fréquentées par les touristes ; cette vallée, si riante tout d'abord, présente à de certains instants un aspect bizarre. On passe d'une prairie à un cirque de rochers sauvages. La Mourgue commence à couler entre des vignobles, et, après de nombreux détours, elle traverse à grand bruit une contrée solitaire remplie de forêts, passe par Kirschbaumwaren et Rauh Münzach, arrive à Forbach, où elle a 938 pieds d'élévation, arrose ensuite Grausbach, Au, Weisenbach, Hilpertsau, Obertsroth et Kuppenheim, où elle fournit l'eau nécessaire pour remplir les fossés de la citadelle de Rastadt, et se jette enfin dans le Rhin près de Steinmauern.

Il y a chaque année, sur la Mourgue, une solennité dont je vais dire deux mots. A une lieue de Forbach, au pied d'une montagne très-escarpée, se trouve un sentier rapide et crevassé qui conduit à travers les bois au bord de la Mourgue, dont le cours limpide et calme semble un vaste miroir sur lequel est jeté un pont. A quelque distance de là, diverses écluses ont été formées pour arrêter l'eau de la rivière, dans laquelle on a jeté du haut des montagnes les arbres

abattus et équarris depuis un an. Comme leur transport est rendu impossible par des difficultés insurmontables, on a recours à ce moyen pour les faire sortir de ce dépôt provisoire et les répartir sur tous les rivages, d'où les habitants les recueillent, afin d'en faire des radeaux qu'on pousse jusqu'au Rhin et qui descendent ensuite le grand fleuve jusqu'en Hollande.

Tout à coup les écluses sont lâchées, et, en un clin d'œil, éclate un bruit épouvantable, précurseur d'une véritable cataracte. Les eaux, soudain désempisonnées, s'élancent tour à tour en lames pyramidales, en flots mugissants, en tourbillons furieux, en avalanches formidables, qui, se pressant, se heurtant, s'amoncelant, veulent à la fois s'engouffrer sous l'arche du pont, résistant à peine à ce terrible choc. C'est alors qu'il faut voir d'énormes pièces de bois, des poutres gigantesques se disputer le passage qu'elles franchissent avec un fracas extraordinaire, en tournoyant au milieu de vagues torrentielles, qui, après avoir formé comme des montagnes de marbre, se dissolvent en poudre d'eau, arrosant au loin les admirateurs de ce déluge d'un moment. Le combat est si acharné, la lutte de ces géants prend de telles proportions, que les sapins et les chênes ne paraissent pas plus gros que des allumettes, et semblent voler en lambeaux dans cette sorte de cataclysme improvisé.

La Mourgue est promptement l'objet d'un accroissement et d'une perturbation qui évidemment ne sont pas de son goût. Parfois, entre de grosses pierres noirâtres ou sur des cailloux scintillants, un filet d'eau limpide essaye de résister contre l'envahissement inflexible; il faut qu'il cède et succombe, image de certaines conditions de la vie humaine qui voudraient rester paisibles, isolées et inconnues, et qui sont brisées par les événements.

Nous venons de voir la formation des radeaux, ces énormes villes flottantes, dont je reparlerai à mesure que nous les rencontrerons sur le Rhin.

Cette vallée de la Mourgue est pleine de légendes qui vivent dans la mémoire des habitants.

« Il y a bien des centaines d'années, me racontait une aubergiste de Grausbach, vivait près de Kuppenheim un jeune charbonnier, garçon vaillant et d'une imposante stature. Il aurait pu se contenter de la profession qui donnait un revenu suffisant à ses parents, mais il n'y pouvait trouver le bonheur. Son père l'avait un jour envoyé à la ville, où il eut l'occasion de voir un tournoi. Cette vue éveilla dans le cœur du jeune charbonnier le désir un peu ambitieux d'entrer dans la chevalerie. Ses parents étant morts quelques mois après, et aucun devoir filial ne l'attachant à la cabane paternelle, il lui semblait qu'il devait quitter le bois où il avait vécu jusque-là pour se mettre au service d'un chevalier.

« Un jour, préoccupé de ces pensées, il vit venir à lui un vieux ermite qui lui dit :

« — Je sais ce que tu veux ; mais crois-moi, le moyen d'atteindre au but de tes désirs ne se trouve que dans cette forêt et dans l'exercice de ta profession. Toutefois faut-il que tu choisisses un meilleur emplacement que celui-ci : viens avec moi, je te montrerai un endroit plus convenable.

« Le jeune homme, étonné, suivit le vieillard, qui le mena bien avant dans l'épaisseur du bois, contre une colline.

« — C'est ici qu'à l'avenir tu dois faire tes charbons.

« L'ermite disparut après avoir dit ces paroles et sans que le charbonnier eût le temps de lui demander des explications.

« Les paroles du solitaire, pensa-t-il, s'expliqueront plus tard d'elles-mêmes ; dans tous les cas, je ne puis mal faire si, en attendant, je me rends à son avis. Et il se mit à abattre avec de grands efforts les énormes arbres qui entouraient la colline, puis il dressa un fourneau qu'il couvrit de terre rocailleuse. Quel fut son étonnement lorsque le fourneau ayant cessé de brûler, le jeune homme trouva plusieurs lingots d'or que l'ardeur du feu avait fondus du minerai ! Il cacha prudemment ce trésor dans une fente voisine du rocher, puis il dressa un second fourneau, et après celui-ci encore plusieurs autres,

qui tous lui procurèrent la même richesse ; de sorte qu'en peu de temps il fut possesseur d'un immense trésor.

« Il ne savait que faire de son or, et forgeait mille plans divers. Un soir, le charbonnier se coucha fort tard ; les soucis que lui donna la possession de ses richesses lui ôtèrent le sommeil, dont il avait besoin. Il lui sembla entendre tout à coup qu'on frappait doucement à sa porte ; il se mit sur son séant, doutant s'il avait bien entendu, lorsque des coups plus forts retentirent. Il ouvrit courageusement la porte, et vit à la pâle lueur de la lune un homme qui lui demanda de pouvoir entrer chez lui.

« Le charbonnier était d'autant plus étonné de cette visite nocturne, que rarement un étranger mettait le pied dans ce désert. Il hésita d'abord de recevoir l'inconnu ; mais lorsque celui-ci affirma être un malheureux proscrit que la solitude seule pouvait sauver, le charitable jeune homme ne se refusa pas plus longtemps à lui accorder l'hospitalité.

« La situation si isolée de la cabane fut la meilleure protection pour le fuyard ; aucun persécuteur ne parut. L'étranger découvrit bientôt en ce jeune charbonnier un cœur fidèle et courageux auquel on put donner une confiance illimitée.

« Aussi le voyageur dit-il au jeune homme :

« — Je puis sans danger, sans aucune réserve me découvrir à vous ; vous êtes incapable de trahison et me semblez homme de confiance. J'ai besoin d'un ami tel que vous. Je ne me retrouverais jamais dans ces épaisses forêts ; il me faut donc un guide fidèle qui me ramène auprès des miens. Sachez, jeune homme, à qui vous avez accordé l'hospitalité en votre cabane : je suis votre infortuné empereur. Attaqué par des ennemis nombreux, j'ai tout perdu dans un combat inégal et pernicieux ; je n'ai plus ni armée ni trésors et dois fuir loin d'ici et pleurer ma destinée dans la plus profonde solitude. J'attends de vous le dernier service : ramenez-moi, par des sentiers secrets, auprès de ceux qui m'attendent. Hélas ! moi qui fus jadis si puissant, je ne saurais même vous récompenser du service que je vous demande.

« Le charbonnier entendit ces paroles avec étonnement, et répandant des larmes de compassion, il se jeta aux genoux du souverain. Se relevant ensuite, il saisit la main de son noble hôte et dit :

« — Je reconnais maintenant la Providence divine qui m'a fait trouver dans cette riche vallée, d'une façon miraculeuse, un immense trésor qui me met en état d'offrir à mon souverain chéri un service qui lui sera peut-être d'une grande utilité. Voici, dit-il en menant l'empereur à l'endroit tout proche de la cabane où l'or était caché, voici ce que j'ai tiré des pierres de cette montagne, acceptez-le comme présent. En échange de l'or, je ne désire que d'être compté au nombre de vos partisans et de pouvoir vouer mon bras à la justice de votre cause.

« Ému et plein de nouvelles espérances, l'empereur embrassa l'excellent jeune homme. Le soir du même jour encore, ils quittèrent tous deux la cabane de la forêt avec le trésor, et ils parvinrent, par des chemins ignorés et après maint trajet nocturne, en lieu de sûreté auprès d'amis fidèles.

« L'or servit à réunir une armée nouvelle. Le monarque se vit bientôt à la tête d'un nombre si considérable de guerriers bien équipés, qu'il put attaquer ses ennemis. La valeur de ses soldats remporta une victoire complète.

« Le charbonnier surtout, qui combattit sous les yeux mêmes du monarque, se couvrit d'une gloire immense. L'empereur lui conféra, sur le champ de bataille même, l'ordre de sa chevalerie, et lui donna l'autorisation de se construire pour lui et ses descendants un château-fort sur les hauteurs dominant la vallée isolée où était son ancienne cabane. »

Une route excellente mène au château d'Eberstein, situé à une demi-lieue de Gernsbach ; prenez, si vous aimez l'ombre, un petit sentier qui traverse la forêt et abrège le chemin. Au portail principal viennent aboutir les diverses routes qui conduisent à Gernsbach, à Bade et à Oberstroth. On monte dans l'intérieur du château par un escalier de pierre, et l'on arrive dans l'ancienne salle des Chevaliers,

où l'on voit les portraits des margraves de Bade depuis Hermann jusqu'à Charles-Guillaume. La nouvelle salle renferme de nombreuses armures du moyen âge et un vaste buffet garni de verres artistement travaillés, de gobelets, de bocaux d'argent et d'ivoire; les fenêtres sont ornées de peintures sur verre qui représentent les armoiries des princes et des princesses de Bade. De la salle des Chevaliers on passe dans un appartement en rondelle avec un balcon, d'où l'on a une vue superbe.

Je n'en finirais pas si je voulais faire la description de tous les sites célèbres, de toutes les promenades, de toutes les vallées, de toutes les ruines, de tous les enchantements de ces environs de Bade, qui sont le coin le plus charmant et le plus coquet de l'Allemagne. Aussi les environs de Bade ont-ils remplacé depuis quelques années ce lac de Côme, où allaient vivre jadis, je veux dire hier, les riches actrices, les grandes dames compromises, toutes celles qui ont trop aimé. Cette villa que vous rencontrez en vous promenant est à une ancienne étoile de l'Opéra. Ce petit chalet est la propriété de M<sup>me</sup> X, dont la fugue étonna tant Paris l'hiver dernier. Les belles pécheresses d'aujourd'hui ne savent plus le chemin du désert; il leur faut le Paradis terrestre, même après le péché, et c'est pourquoi elles s'en vont sur les bords du lac de Côme et dans les environs de Bade.